ROSE LOURDIN

À Léon-Paul Fargue

« Avec nos cheveux aplatis sur nos têtes par un long peigne arrondi, et nos nattes repliées et enfermées dans une résille noire, vous n'imaginez pas comme nos visages paraissaient durs. Et nous étions en effet dures les unes pour les autres, et malheureuses. Moi, du moins, j'étais malheureuse dans cette pension de province. Il me semble que dans ce temps-là j'avais toujours froid aux pieds et au bout des doigts ; j'étais une petite fille triste et taciturne. Ce que j'ai de gaîté ne m'est venu qu'avec mon premier amour de femme. Dans mon pensionnat du Jura, les maîtresses disaient que j'étais « en dessous ».

J'avais entendu parler de Rosa Kessler avant de la voir. C'était le soir de mon entrée. Elle était populaire, sans doute : des Moyennes parlaient d'elle avec des éclats de voix :

« Röschen... Röschen... »

Je me demandais comment ce nom s'écrivait. Puis je le vis écrit à la craie sur un tableau noir. Je crus que c'était son nom de famille : on ne nous appelait jamais par nos prénoms, là-bas. Des grandes m'avaient dit : « Comment t'appelles-tu ? » et avaient ri parce que je leur répondais : « Rose. »

Je dus m'habituer à répondre quand on disait :

Lourdin. C'était comme si, en entrant là, nous laissions nos petits noms dans nos familles. Röschen seule faisait exception, parce que, sans doute, « Röschen » lui allait si bien...

J'aimais à être grondée. Je crois avoir souvent fait des choses défendues exprès pour être grondée. Oh ! ce n'est pas que cela ne me fît pas de peine ; au contraire. La première fois, je crus en mourir. C'était au repas du soir. La maîtresse me fit une observation sur ma tenue. J'étais très fière, et je pensai atténuer le mal que me faisait la réprimande en feignant de la prendre pour une plaisanterie : je souris, comme pour dire à la maîtresse : « Oui, c'est peu de chose, et vous êtes trop bonne pour avoir voulu me faire de la peine ! »

Cette femme était myope. C'est peut-être ce qui l'empêcha de voir ce que signifiait mon sourire. Elle se jeta soudain sur moi, la figure bouleversée, me traita de petite insolente, et cria qu'elle ne me supporterait pas ces manières-là. J'avais douze ans alors, et je sentis qu'elle était irritée contre moi comme elle eût pu l'être contre une femme de son âge. Tout le réfectoire avait fait silence. Elle m'envoya au piquet dans un coin, et j'y restai jusqu'à la fin du repas, tremblant de la tête aux pieds. Toute la nuit je pleurai, buvant mes larmes avec ma lèvre contractée. Quand je m'arrêtais, je songeais à l'injustice de la maîtresse : je pressais ce souvenir de toutes mes forces, et des larmes, de nouveau, en sortaient. Je finis par pleurer exprès, en songeant : « Demain mes pauvres yeux lui feront pitié, et elle se repentira. Alors je lui pardonnerai tout, et je l'aimerai beaucoup. » Il me semblait l'aimer déjà. Nous nous promènerions ensemble dans la cour. Elle serait ma grande amie... Mais elle ne se repentit pas,

et je m'amusai, par la suite, à me moquer d'elle ouvertement.

Un autre jour, j'avais fait par hasard une dictée si bonne que la maîtresse de français m'accusa de l'avoir copiée et ne voulut jamais croire mes dénégations. Je goûtai longtemps mon chagrin. Je le serrais tout contre moi ; il me tint compagnie pendant deux jours ; et, quand il se fut évaporé, je fus triste d'avoir été consolée si vite. Pourtant, c'était une injustice inoubliable. Dans vingt ans, quelque part, je rencontrerais cette femme, et je lui dirais : « Vous savez, cette dictée ? eh bien, je ne l'avais pas copiée. » Mais ces vingt années qui me serviraient de témoins irrécusables, je les sentais au-dessus de moi comme une énorme chaîne de montagnes, toute noire et horrible, dans un pays inconnu.

Pendant que je souffrais, je songeais tout le temps que ce n'était rien, que cela passerait comme d'autres douleurs avaient passé, que celle-ci n'était que relativement pénible, qu'il y avait des gens bien plus malheureux que moi en cet instant même, et qu'enfin je mourrais un jour. Mais j'aimais le goût des larmes retenues, de celles qui semblent tomber des yeux dans le cœur, derrière le masque du visage. Je les amassais comme un trésor ; c'était une source rencontrée au milieu de mon voyage de la journée. Voilà pourquoi j'aimais à être grondée.

Mais quand je voulais être consolée tout de suite, je n'avais qu'à songer à Röschen. Elle avait treize ans, l'année dont je vous parle — un an de plus que moi —, et elle était dans la classe au-dessus de la mienne. Elle venait de la Suisse allemande, ce qui l'avait fait surnommer « la Prussienne ». Je ne lui avais encore jamais parlé, mais je la regardais autant

que je le pouvais, et chaque soir avant de m'endormir je pensais à elle avec tendresse.

Pendant les récréations, elle se promenait toujours avec les deux mêmes camarades. Elle marchait entre elles et leur donnait le bras. Je ne la perdais pas de vue, et je connus bientôt tous les traits de sa belle figure blanche et fraîche. Elle était rieuse et avait une certaine façon hardie de relever la tête et de partir soudain en courant. Les sons pressants et joyeux que ses pas faisaient rendre aux pavés du préau me devinrent familiers. Oh ! l'orage de mon cœur : tout mon être en déroute accueillait sa présence, et je n'osais la regarder que lorsqu'elle était un peu loin de moi. Elle avait le buste large mais dégagé, la taille fine, les jambes tout à fait rondes ; sa jupe était déjà bien remplie, et, n'eût été son âge, elle eût pu être dans les grandes. Je m'arrangeais quelquefois pour être derrière elle sur les rangs. Sa nuque était délicate, montrant à peine les deux tendons sous les courts cheveux clairs et la peau fine qui me faisait songer à d'anciennes roses-thé de ma petite enfance... Je n'aurais pas pu dire comment ceci avait commencé : j'aimais sa vie. Chaque goutte de son sang m'était chère.

Elle s'était aperçue que je la regardais beaucoup ; et un jour que nous nous étions croisées dans un escalier, elle m'avait jeté, de ses yeux bleus étoilés et dont le blanc même brillait, un regard brusque et plein de malice.

Et une fois enfin je me rendis compte que je l'aimais plus que je n'avais aimé ma propre mère et mes sœurs. Un soir se faisait avec des chants d'oiseaux, du calme et des cris lointains d'enfants ; les ombres confiantes s'allongeaient, comme pour y dormir toujours, entre les pierres des escaliers et des balcons du

vieux couvent. Je suivais un corridor vitré tout chaud de rayons roses ; et mon cœur pesait tant que je pressai le pas, et que respirant par la bouche, je soufflai : « Je t'aime. » Il y avait désormais au monde un grand secret : le mien. D'autres petites filles, qui étaient mes camarades de classe, m'avaient vite entourée. Je les trouvais toutes ennuyeuses ou méchantes, mais j'étais bien obligée de passer toutes les récréations en leur compagnie. Il y en avait une, surtout, aux épaules grosses, la taille carrée, avec une figure de vieille femme, un teint malsain couleur de petit-lait, des yeux froids et ronds toujours cernés d'un sale brun, et qui parlait d'une voix de tête, éraillée ; je ne puis dire quelle espèce de dégoût, et même, de terreur, elle m'inspirait. Eh bien, c'était à elle que je cherchais à plaire, et pour cela je faisais des bassesses, disant toujours ce que je croyais devoir être approuvé d'elle, et qui était exactement le contraire de ma pensée. Plus elle me devenait odieuse, plus je la flattais, me mettant à son école, copiant ses gestes, devançant ses volontés. Cette manie d'abaissement me quitta, mais nous fûmes toujours considérées, cette créature et moi, comme deux grandes amies ; « bien faites pour s'entendre », disait-on de nous.

Quant à Röschen, elle avait ses deux camarades préférées et des relations parmi les grandes. Tout me séparait d'elle ; et j'imaginais volontiers des catastrophes — comme l'incendie du pensionnat — qui me permettraient de me lier à jamais d'amitié avec elle, en lui sauvant la vie. Ou bien, j'aurais voulu la taquiner, en passant près d'elle dans la cour, la mettre en colère, et l'obliger à me battre. Être battue, ou seulement bousculée, par elle ! Mais à la seule pensée de son contact, je me sentais défaillir.

Je ne savais pas grand'chose d'elle ; je peux dire

que je ne la connaissais pas, puisque je ne la voyais qu'au réfectoire, de loin, et dans la cour des récréations. Je la vis pourtant mieux, à la fin de cet hiver, à l'infirmerie, pendant l'étude du soir.

Vers huit heures, une des jeunes maîtresses, Mlle Spiess — qui était du même pays que Röschen — entr'ouvrait les portes des salles d'étude, et bredouillait : « Infirmerie ! »

Alors, celles qui étaient enrhumées ou qui avaient un pansement à faire renouveler, se levaient, et, en rang, suivaient la maîtresse à l'infirmerie. Röschen allait prendre de la tisane, et vers la même époque on m'en ordonna.

Presque chaque soir, au retour de l'infirmerie et lorsqu'on passait devant la porte de la salle de discipline, Mlle Spiess criait :

— Kessler ! vous parlez encore sur les rangs ? Aux arrêts, s'il vous plaît, et attendez-m'y... Quelle petite indisciplinée !

Être envoyée aux arrêts était un châtiment redouté de toutes les petites filles. Je ne m'étais jamais mise dans le cas d'y être enfermée ; pour moi, c'était le déshonneur, une tache ineffaçable. Röschen y allait d'elle-même, et en souriant. J'admirais son impudence et son calme : c'était presque de l'héroïsme. Et quand elle sortait des arrêts, elle n'avait même pas les yeux rouges. Moi, j'étais si sotte que je n'aurais plus osé me montrer aux autres.

Et même, un soir, je crus remarquer qu'elle faisait exprès de parler haut et d'avoir une mauvaise tenue en revenant de l'infirmerie. On eût dit qu'elle donnait à Mlle Spiess, volontairement, par bravade, l'occasion de l'enfermer dans la salle de discipline.

Un soir, comme elle en sortait pour monter au dortoir, une grande la prit par la taille et lui dit quelques

mots à voix basse. Röschen lui souffla une gorgée d'haleine au visage, et toutes deux se regardèrent en riant. J'éprouvai alors une douleur aiguë et fis un grand effort pour ne pas crier. Il y avait une expression diabolique sur la figure de cette grande ; Röschen s'appuyait à elle, toute rose, les lèvres entr'ouvertes, les yeux baignés d'eau brillante. De toute la nuit je ne pus dormir.

Je ne lui avais pas encore parlé. Je la croyais fière, assez insolente et têtue, un peu « brute » comme nous disions. Et l'idée qu'elle avait sans doute deviné mon grand secret m'était intolérable.

Vers ce temps, l'affection que j'avais pour elle prit des formes qui sans doute sembleraient ridicules à des grandes personnes. J'étais toute fière de m'appeler Rose, à peu près comme elle ; et, pour lui ressembler davantage, je me mis à signer mes devoirs « Rosa Lourdin », ce qui me fit traiter de petite étourdie par notre maîtresse. J'étais éprise de son nom ; je trouvais qu'il lui ressemblait : c'était une grande fille blonde et riante...

Une autre fois, j'ai profité de la longue récréation de trois heures pour monter dans le dortoir de Rosa Kessler, et j'ai mis son sarrau de rechange. (Nous portions, pendant la semaine, des sarraus noirs qui se boutonnaient par derrière et recouvraient tous nos vêtements.) Ce fut une grande aventure : j'en revois tous les détails. Je revois les trois hautes fenêtres, les sévères dames blanches, surveillant le désert des lits. Tout le ciel résigné de la petite ville entrait par leurs yeux vides et se répandait en flaques bleuâtres sur le parquet ciré. Comme je sentis battre mon cœur quand j'eus fermé la porte derrière moi ! Vite, je passai dans le vestiaire. Là, j'étais sauvée. Je quittai mon sarrau et pris le sien. C'était la première fois que je me dégui-

sais ; je ne prévoyais guère que cela deviendrait mon métier un jour. Soudain, j'entendis un bruit dans le dortoir. Je sortis du vestiaire et fis face au danger. Ce n'était rien : je n'avais pas poussé le loquet jusqu'au bout, et la porte s'était ouverte. Je me jetai sur elle et la repoussai avec tout mon corps. Dans un éclair j'avais vu quelqu'une des autres découvrant mon secret, et une pensée de meurtre avait traversé mon esprit. Je revins au vestiaire... Oh ! ce rendez-vous avec un sarrau noir de petite pensionnaire ! Et moi qui m'étais promis de vous raconter tout cela sans cacher une seule fois ma figure dans mes mains !

Je pressais l'étoffe sur moi ; je me baignais en elle ; et la goûtais avec tout mon visage. Je pris aussi l'étroite ceinture de cuir ; Röschen avait écrit son nom sur la peau blanche, à l'intérieur. Je l'embrassai, sans appuyer, deux ou trois fois. J'allais la boucler autour de ma taille lorsque, soudain, je me vis avec les yeux des autres. Alors tout cela me parut si ridicule que je repris bien vite mon sarrau, replaçai celui de Röschen et la ceinture à leur clou, et descendis en courant jusqu'au préau. Rosa Kessler s'y promenait, donnant le bras à une grande. Je rencontrai son regard distrait et me sentis rassurée, et heureuse. Même, en passant près d'elle, j'osai la regarder en face, et, presque, lui sourire.

Un soir de rentrée, j'étais bien triste, et Mlle Spiess me rencontra dans un couloir juste au moment où j'allais me mettre à pleurer. Elle était bonne ; elle eut pitié de moi et me dit :

— Lourdin, il faut que je monte dans ma chambre : tu vas garder mon bureau.

(Elle avait un petit cabinet de surveillante entre les deux salles d'étude.) Je dis :

— Oui, Mademoiselle.

— C'est ça. Assieds-toi là... Dis, si tu t'ennuies, veux-tu que je fasse venir une de tes petites camarades pour te tenir compagnie ?

— Oh ! oui, Mademoiselle.

— Laquelle ?

J'allais répondre « Kessler ». Mais quelque chose dans son regard m'arrêta. Il me sembla qu'elle lisait ma pensée et qu'elle attendait ma réponse pour éclater de rire. Alors je nommai une mauvaise élève de ma classe, qui était stupide et tapageuse et qui me taquinait parfois...

Il y eut des mois où ma vie fut remplie par le souci de voir Röschen, et l'espoir de lui rendre, si l'occasion s'en présentait, quelque grand service. Mais j'étais trop timide pour lui faire des avances.

C'est quand je ne la voyais pas que je me sentais le plus près d'elle. Vous ai-je dit qu'elle était une bonne élève ? Oui, cette année-là encore, elle eut tous les prix de sa classe. Pour cela seulement j'aurais souhaité d'être une bonne élève. Mais il m'était impossible de me plier à un travail régulier. Je l'admirais, elle, d'être en même temps une jolie enfant insouciante et une élève studieuse. Quel avenir l'attendait ? Elle deviendrait une savante illustre ou une grande artiste ; sa beauté et son génie éblouiraient le monde ; et moi, dans une obscurité profonde, je serais son amie bien-aimée, la confidente de toutes ses pensées. Mais dès maintenant j'étais fière de l'aimer.

Pendant les grandes vacances, je trouvai chez des amis de mes parents une bonne d'enfants badoise. Je fis tout ce que je pus pour l'approcher : je voulais lui demander comment certaines choses se disent en allemand. Mes parents étaient tout surpris et fâchés de me voir rechercher cette fille. Enfin un jour elle

m'apprit qu'on employait plus volontiers « Rosele », dans l'Allemagne du Sud, comme diminutif de Rosa.

Et peu après la rentrée, je fis cette expérience.

Un soir, comme Rosa Kessler passait devant moi dans un couloir où nous étions seules, je murmurai :

— Rosele, mein Rosele...

Elle se retourna et vint sur moi, l'air inquiet, le regard dur et droit :

— Comment sais-tu cela ?

Elle me prit le bras. Je répondis d'une voix que mon émoi rendait risiblement grosse :

— Oh ! je sais beaucoup de choses.

— Tant que ça ?

Elle me regardait minutieusement. Je la sentais presque irritée. Pour moi, j'étais ivre de sa présence. Le moment était venu de lui dire qu'elle n'avait rien à craindre de moi : que mon plus grand désir, mon seul désir au monde était d'être son amie. Mais je n'osai pas : cela avait trop l'air d'une déclaration d'amour ! J'espérais du moins qu'elle verrait ma tendresse dans mes yeux. Je les lui offrais. Et puis, j'étais sûre qu'elle savait. Elle trouverait peut-être le courage de dire : oui. Il ne m'en aurait pas fallu davantage. — Une longue minute nous nous regardâmes fixement sans rien dire. Elle baissa les yeux la première, toute gênée. J'avais laissé passer le bonheur. Elle lâcha mon bras, me donna une sorte de bourrade amicale, et s'éloigna en disant gauchement :

— Sale gosse !

Mais moi, dans ce dernier instant, j'avais senti que Rosa Kessler n'était que douceur, tendresse et obéissance. Je sentais que, si j'avais pu la rappeler avec fermeté, elle serait revenue ; et j'aurais pu la faire mettre à genoux devant moi, simplement, pour le plaisir. Et je sentis qu'elle avait besoin de mon ami-

tié. Oui, elle était plus grande que moi, et pourtant elle avait besoin d'être protégée par moi. Il y avait trop de douceur en elle, elle était comme une belle fleur que tout venant peut froisser. Elle courait un danger; je ne savais pas lequel : j'étais si loin d'elle ! Mais, c'était un danger imminent; quelque chose de laid et de terrible. — Je ne trouvai pas le courage de la rappeler. Et les jours précieux passèrent.

En la regardant, fraîche et blanche, d'une blancheur qui semblait venir du fond d'elle-même et affluer à son visage comme une émanation de sa pureté, je pensais : « Je t'aime ! et tu es une bonne élève. Bientôt nous serons amies. Les autres ne s'en doutent pas : j'ai employé tant de ruse et d'hypocrisie pour me cacher d'elles ! Mais nous serons amies, et alors nous nous efforcerons d'être sages, toutes deux, et nous obéirons amoureusement à nos maîtresses, et tu seras toujours pure et heureuse, puisque je t'aime ! »

Oui, j'oserais lui dire tout cela, tout à l'heure, à la sortie de la classe. Il m'arrivait de courir vers elle, et tout à coup je m'arrêtais, hors d'haleine, le cœur battant sans mesure, la tête perdue. Je remettais à plus tard ma démarche. Jamais les occasions n'étaient assez favorables. Oh ! les nuits que j'ai passées, appelant Röschen à voix basse entre mes sanglots !

Un peu avant la Noël, cette année-là, Mlle Spiess quitta la pension. Le bruit courut qu'elle avait été renvoyée pour avoir tenu des propos inconvenants devant des petites filles. Mais on ne sut pas exactement de quelles petites filles il s'agissait. Vers ce temps, une des grandes me prit pour souffre-douleur. Elle me faisait rester debout, sous la neige, dans un coin de la cour, ou bien elle m'obligeait à courir à cloche-pied d'un bout à l'autre du préau.

J'étais sans défense contre elle. Maintenant encore je suis sans défense contre les affronts et les taquineries : la vie ne m'a rien appris. Je ne peux même pas dire que je détestais cette grande : je la subissais, attendant qu'elle se lassât. Ma seule vengeance, c'était de penser que je souffrais encore plus du dégoût qu'elle m'inspirait que de sa méchanceté. Mais, comme j'avais honte d'être traitée ainsi devant Röschen, je fis semblant de croire qu'il s'agissait d'un jeu que nous avions inventé, cette grande et moi. Elle était si bête qu'elle croyait que je m'y trompais ; elle redoublait de méchanceté, et j'étais tout à fait malheureuse.

Après les vacances du jour de l'an, à la rentrée, on ne revit pas Rosa Kessler. Je compris qu'elle ne reviendrait plus. Une maîtresse nous dit que sa famille l'avait reprise. Je me rappelle le ciel, tout en lumière blanche, de ce jour-là. Comme une feuille de papier blanc collée sur chaque vitre. Le soir vint, pourtant. Je me sentis plus seule encore qu'au soir de ma première rentrée. Rosa Kessler ne reviendrait jamais plus. J'acceptai ce coup comme on accepte la mort, et j'allai de moi-même, avec un plaisir horrible, retrouver cette grande qui me torturait, et me mettre à la discrétion de ses caprices. Elle me fit embrasser les colonnes de fonte du préau...

Des mois passèrent avec la routine des semaines et des dimanches. Et un soir de rentrée où nous n'étions encore qu'un petit nombre de pensionnaires arrivées en avance, bien entre nous dans une salle d'étude, quelqu'une parla de Rosa Kessler. Aussitôt je feignis d'être distraite, et j'étais bien trop émue pour rien entendre.

Déjà on parlait d'autre chose, lorsque ma voisine

de classe, cette nabote à figure de vieille, s'approcha de moi et me dit à voix basse :

— Elle a été regrettée ici, la Prussienne. Au moins par une personne.

Je trouvai la force de demander :

— Par qui ?

Mais le coup était déjà porté.

— Par toi, Lourdin, ma fille.

Je ne dis rien. J'aurais pu la tuer. Elle reprit :

— Oh ! ne te trouve pas mal pour ça, va !... Tu ne sais pas : il paraît que c'est à cause d'elle que Mlle Spiess a été renvoyée. Oui, on dit qu'elles s'enfermaient ensemble dans la salle de discipline et que là Mlle Spiess lui montrait des images, enfin ma chère, des horreurs. Et on dit aussi qu'elles fumaient comme des hommes toutes deux. Presque toutes les grandes étaient au courant ; une aura cafardé, et c'est pour ça qu'elle aussi a été flanquée à la porte, ta chérie... »

Je n'ai jamais plus entendu parler de Röschen. Un jour, l'année où j'ai eu cet engagement au Grand-Théâtre de Genève, j'ai passé dans la ville où était notre pensionnat, et je suis allée chez le photographe qui, chaque année, prenait le groupe des élèves. Il avait gardé les anciens clichés, et j'ai pu faire tirer le groupe où nous étions, Rosa Kessler et moi.

Quand je reçus l'épreuve, quelle surprise ! toutes ces petites filles en robes d'uniforme, et peignées à la chinoise, était-ce bien nous, cela ? Quels pauvres airs d'orphelines, quelles petites figures tristes ! et incultes et rudes comme des visages de garçons...

Sur les gradins, je reconnaissais des regards et des attitudes oubliés depuis près de quinze ans. Soudain

les noms d'autrefois sortaient du fond de ma mémoire, avec un ensemble confus de faits qui me rendaient sensibles des caractères déjà formés alors. La grande qui me faisait souffrir, par exemple : les joues grasses, hautes et plates, où le haut du visage s'emboîte, les petits yeux, là derrière, insolents et bien assurés, et qui savent que le monde ne changera pas pendant qu'ils abaisseront lentement leur paupière épaisse. Voyez-vous : elle devait être, un jour, une riche héritière. Moi, je figure à sa gauche. Quelqu'un m'a dit : « Comme vous aviez l'air sage et triste ! » Et en effet pourrait-on jamais croire que cette petite fille bien sage était si follement amoureuse ?

Les maîtresses nous encadraient. Je reconnus Mlle Spiess. Comme elle me parut jolie, droite et mince, avec son haut faux col blanc et ses cheveux clairs bouffants ! Elle avait l'habitude de souffler en l'air pour écarter de son sourcil une mèche indisciplinée qui retombait toujours. Elle me paraissait bien laide, quand j'étais petite. Et moi, avec mes grands yeux châtains et mes longs cils, j'étais bien plus jolie que je ne croyais. Mlle Spiess doit avoir quarante ans, aujourd'hui.

Röschen est assise à côté d'elle, au premier rang, dans ce groupe. Presque tout de suite, elle me revint tout entière, et avec elle mon ancienne folie d'amitié, toute ma tendresse inutile, et mes fureurs jalouses. « Mein Rosele », la grande passion de mes douze ans...

C'est par lâcheté pure que je viens de sourire. Bien souvent encore, quand je suis seule, il m'arrive soudain de voir toutes les choses comme son regard autrefois les éclairait pour moi. J'ai douze ans et elle en a treize. Nous avons fini par devenir amies. Deux petites filles se prennent par la taille, mêlant leurs

bras et leurs mains. Je la retrouve ainsi au fond de tous mes bonheurs (je ne vais à elle que lorsque mon visage est heureux) ; et toute bonté, et toute musique, c'est elle. Puis, tout aussi vite, mon existence présente me reprend : je rentre et je trouve sur ma table les coupures des journaux qui parlent de moi.

Voilà. Mais de l'essentiel je ne vous ai rien dit. Oh ! la couleur, le son, la figure de ces vieux jours sans histoire de mon enfance. La voix solitaire de notre cloche, à la fin d'une longue aube où les chants d'oiseaux avaient foisonné ; les acacias en fleur, dans la cour, toute une nuit au fond de mon sommeil, comme un goût dans la bouche ; l'odeur neuve de ma robe d'uniforme, les dimanches matin, quand je sentais devant moi un grand jour sans leçons, pour ne penser qu'à elle...

Que cette rue, au bout du restaurant vide, est blessante aux yeux ! comme un damier, avec sa blancheur coupée d'ombres crues. Tenez, j'ai déjeuné à cette table du coin, à gauche, le matin du jour où je suis partie pour ma tournée au Brésil, l'autre année. Qu'y a-t-il de changé ? Ah, oui : je suis devenue célèbre ! Sûrement, si elle vit encore, elle a entendu parler de moi. Mais sous mon nom de théâtre, et elle ne sait pas que c'est la petite Lourdin. Et puis, elle m'a peut-être oubliée : après tout, nous nous sommes fort peu connues. »